

Adrien Pinard (1916-1998) fit carrière comme professeur et chercheur tout d'abord à l'Institut de Psychologie de l'Université de Montréal, puis à l'âge où d'autres prennent leur retraite, il continuera à l'Université du Québec à Montréal où la qualité de son œuvre fut reconnue par l'attribution du titre de professeur émérite. Il fut aussi membre de la Société royale du Canada et titulaire du prix Léon-Gérin.

Pierre MICHAUD

Université du Québec à Montréal

P.M. Si vous me parliez tout d'abord de vos études en psychologie?

A.P. En 1942, j'étais membre de la communauté des Clercs de Saint-Viateur et j'étais censé aller étudier la philosophie en Europe. Mais ce n'était pas possible à cause de la guerre. Alors, mon supérieur, le provincial, m'a dit : " Fais ce que tu veux, mais essaie d'abord l'Université de Montréal. " C'est comme ça que ç'a commencé : devenir professeur de philosophie, faire mon cours et mon doctorat. En 1942, c'était l'année où l'Université, située sur la rue Saint-Denis, a déménagé sur la montagne. Comme ils n'étaient pas tout à fait prêts, ça nous a donné presque un mois de plus de congé! À la Faculté de philosophie, on m'a renseigné pour me dire que la Faculté s'était agrandie : l'Institut de Psychologie venait d'être fondé et l'Institut d'études médiévales qui était à Ottawa avait été transféré à Montréal. " Alors que voulez-vous faire? ", me dit-on. Pour moi, ça n'avait aucune importance. C'est alors qu'un père dominicain, le père Noël Mailloux, il était un petit peu plus âgé que moi, assis dans son bureau, me fait un signe d'invitation de la main. Je lui dis que je veux faire un doctorat en philosophie. À cela, il me répond : " Pourquoi vous n'essayez pas la psychologie? " C'était nouveau, etc. J'ai répondu que ça aussi, c'était de la philosophie et j'ai pensé que ça me donnerait aussi un doctorat en philosophie.

En 1942, j'ai été le premier à m'inscrire, je crois. Puis en mars, il y a eu Gérard Barbeau, je ne suis pas tout à fait sûr. Au départ, il y avait sept étudiants.

P.M. Qui étaient les cinq autres?

A.P. Gilles-Yvon Moreau, Georges Dufresne, Louis Moreau, qui a fait de la clinique à New York, Claude Mailhot et l'épouse d'un professeur au Département de mathématiques.

P.M. D'où vous était venu cet intérêt pour la psychologie?

A.P. C'était la curiosité, la nouveauté et Mailloux était convaincant... La plupart du monde allait en philosophie ou en études médiévales. J'ai failli faire ça moi aussi. Moi, la psychologie ne me disait absolument rien, je n'en savais rien, rien de rien. Il m'a convaincu. Pour moi, la philosophie, ce n'était pas un appel absolu. C'était nécessaire parce qu'il fallait un professeur de philosophie au séminaire de Joliette. C'était déjà beau d'avoir trouvé sept étudiants qui ne connaissaient rien à la psychologie et qui ont plongé là-dedans.

Dans ce programme, on avait un baccalauréat en psychologie au bout d'un an, puis la licence après deux autres années, l'équivalent de la maîtrise et enfin le doctorat, équivalent au Ph.D.

Au début, Mailloux n'avait pas beaucoup de professeurs; il enseignait à peu près tout, la psychologie expérimentale, aussi l'histoire de la psychologie, jusqu'au moment où un dominicain américain l'a remplacé. Le père Bernard Mailhot (le frère de Claude), aussi dominicain, faisait la psychologie sociale. Le père Deslauriers, dominicain, qui a finalement laissé les ordres je crois, faisait la clinique. Un peu plus tard, le père Henri Salman, aussi dominicain, a commencé la psychologie animale. Ce n'est qu'après le départ du père Deslauriers que Mailloux est devenu clinicien; il y était beaucoup plus à son aise qu'avec l'enseignement de Woodworth (Experimental Psychology)!

Mailloux était un homme généreux. Il m'a toujours estimé, jusqu'au moment où j'ai laissé la communauté. Je ne me suis jamais plaint, je n'ai jamais dit un mot; seulement j'étais complètement en dehors de ma base religieuse qui était Joliette. Je ne savais pas où aller. J'ai demeuré un bout de temps à l'ancien collège de Montréal. Puis, à un moment donné, quand Mailloux a fondé le Centre de recherche en relations humaines, il m'a invité à aller rester là. Je suis devenu " dominicanisé " en quelque sorte! Ce n'est qu'après mûre réflexion que j'ai demandé à Rome ma laïcisation et j'ai obtenu un rescrit pontifical me libérant de mes obligations religieuses.

Il faut se replacer dans le contexte de l'époque : trois de mes frères faisaient leur cours classique au collège Sainte-Marie, ils étaient quelque peu remuants, en particulier Roch, qui était le plus visé par le préfet de discipline. À un moment donné, mon père a retiré mes trois frères et moi dont l'inscription venait juste d'être faite. Ne sachant trop quoi faire avec nous, il a demandé l'avis du curé de notre paroisse, Saint Viateur d'Outremont. Celui-ci lui a parlé du collège de Joliette. Et c'est ainsi qu'on s'est retrouvés tous les quatre pensionnaires à Joliette, l'aîné en rhétorique et moi à 10 ans qui commençais.

À 18 ans, je suis entré en communauté et j'ai fait ma théologie, ce qui est une excellente formation, soit dit en passant, et comme j'avais quelques difficultés avec le vœu d'obéissance, on m'a exilé comme aumônier chez les sœurs cloîtrées, à Berthier, puis à l'École normale de Rigaud, chez les frères enseignants de Saint-Viateur. Si je me suis senti puni au début, ce fut finalement une activité pastorale très enrichissante.

Puis, on a observé que les gens avaient l'air de me trouver de leur goût et on a décidé de me faire faire des études. C'est comme ça que je me suis retrouvé à faire des études en psychologie.

P.M. À quoi ressemblait ce nouveau programme?

A.P. Depuis que je regarde les programmes à travers le pays, le nôtre était, à mon avis, autrement plus sérieux que ce qui se fait aujourd'hui. C'était structuré et tout. Les examens étaient sérieux.

P.M. On pouvait couler des examens dans ce temps-là?

A.P. Eh oui! C'est ce qui était arrivé à l'étudiante du tout premier groupe. Alors, elle nous avait réunis un soir dans le sous-sol de sa résidence et nous avait dit : " Savez-vous, c'est difficile tout ce qu'on a à apprendre " et nous avons acquiescé. Alors, elle a essayé de nous convaincre de refaire l'année tous ensemble, de tout recommencer...

P.M. Tout le monde de doubler?

A.P. Tout le monde de doubler, les sept ensemble. Personne n'était intéressé à recommencer une année. C'était tous du monde relativement brillant, à part moi!

P.M. Ça, c'est de l'humilité...

A.P. Ce n'est pas de l'humilité à crochets, selon l'expression inventée par un ancien maître en ascétisme. Je suis un homme moyen. Mais à la différence des autres, qui sont plus brillants que moi, je travaille fort.

Au troisième cours de statistiques, j'ai lâché, je n'y comprenais rien et j'ai dû tout recommencer. Quand j'ai fait les tests avec Barbeau, j'étais son assistant en 1949, il était bien plus intelligent que moi...

P.M. Justement, si on parlait de la thèse de Barbeau.

A.P. Il y avait un test d'intelligence à Ottawa, je pense, et le Weschler à New York, mais rien ici. Alors, on a demandé la permission de prendre la même structure que l'on a obtenue sans difficulté et c'est devenu L'Épreuve individuelle d'intelligence générale.

Ce n'était pas drôle de travailler à cette époque-là : il y avait une seule salle de laboratoire.

Ma première thèse de doctorat portait sur les différences chez les étudiants de collège externes et internes. Moi, j'avais été interne et je trouvais que le développement ne se faisait pas de la même façon. Donc, sans monitorat, je me suis lancé à utiliser le Rorschach et le T.A.T. pour comparer les externes aux internes. Quand je me suis mis à analyser les résultats, j'ai vu des différences, mais je n'avais plus confiance dans mes instruments. Je ne pouvais pas continuer d'écrire; je trouvais le rationnel du Rorschach trop théorique, même chose pour le T.A.T. J'ai dételé, je n'avais plus la foi. D'autant plus qu'il n'y avait personne pour me diriger, pas vraiment de clinicien. Pourtant, j'en avais fait passer de ces tests-là, je croyais les connaître, mais enfin... Ç'a été la fin de mon intérêt pour la clinique... qui n'avait jamais été très fort, de sorte que j'ai entrepris une seconde thèse de doctorat.

Celle-ci était basée sur une hypothèse très simple : pour un même niveau d'intelligence, les gens sont différents. J'ai beaucoup appris et c'est tellement vrai.

On a choisi des sujets spécialistes et on leur a fait passer un test ordinaire d'intelligence. Ces personnes étaient très fortes en intelligence logique, verbale ou non verbale ou inventive ou encore perceptuelle ou spatiale. Moi, le perceptuel, c'est zéro. Comme disait Monique Laurendeau, qui était comme moi : " Je ne suis même pas capable de faire les exemples "! Tandis que Claude Parant, aujourd'hui décédé, pouvait tenir tête à n'importe quel architecte. Je les ai vus s'opposer une fois : l'architecte mettant Claude au défi de compter correctement le nombre de blocs empilés, un des sous-tests du fonctionnement perceptuel. Et finalement, c'est Claude qui a gagné et l'architecte a dû le reconnaître. Claude Parant était mon assistant de recherche; nous étions quatre dans le groupe qui comptait aussi Gérard Barbeau et Monique Laurendeau.

Donc, il y avait dans l'échantillon des avocats, des philosophes, des chercheurs, etc., tous des grosses tuques pour contrôler la validité. Salman était dans la pensée logique-verbale. Dans le non-verbal, il était tout à fait incapable : pour les histoires en images, sérier des images pour former une histoire, il a échoué et il est parti en claquant la porte et n'a jamais voulu revenir!

Finalement, c'est devenu le Test différentiel d'intelligence et nous avons dû le publier à compte d'auteur. À la longue, c'était trop de trouble et on a fait comme pour le test de Barbeau : on l'a proposé à Jean-Marc Chevrier, directeur de l'Institut de recherches psychologiques.

Ce n'était pas aisé à cette époque de faire de la recherche. Comme je le disais tantôt, il n'y avait qu'un laboratoire. Pour moi qui m'intéressais aussi à la psychologie animale, je devais garder mes rats dans mon bureau! À la fin de la journée, à 5 h, on sortait tout le matériel. On travaillait de nuit! Même chose pour les statistiques, avec les anciennes machines à calculer qui faisaient tinter une cloche au bout de l'addition!

À un moment donné, on a appris qu'il y avait de meilleures machines et on est allés voir au Département de mathématiques un professeur pour lui demander de nous prêter une de ces machines vraiment automatiques. Il a accepté à condition qu'on la lui retourne à minuit.

P.M. Vous l'empruntiez à la journée?

A.P. Pour la soirée! On allait la chercher à 5 h! Les professeurs de mathématiques en avaient besoin. Puis Mailloux a reçu des subventions et on a pu s'acheter notre propre machine qui calculait à une vitesse inouïe. Et vive la découverte... Seulement on s'est épuisés; il y avait Gérard Barbeau et Monique Laurendeau et moi et d'autres, on travaillait comme des nègres. Finalement, j'ai pu avoir 2000 \$ du Conseil de recherche et ça n'a pas été facile. C'était vraiment du bénévolat. Et l'armée américaine nous a acheté un exemplaire du test différentiel. Même la police provinciale m'a demandé de leur faire des tests.

P.M. Mais auparavant, vous étiez professeur de philosophie?

A.P. Oui. À Joliette, où j'enseignais la métaphysique. J'utilisais le manuel du chanoine Grenier dont le grand maître était Jean de Saint Thomas, commentateur de saint Thomas d'Aquin; dans ses passages difficiles cependant, l'élève se montrait quelque peu négligent et je devais corriger. Avec les connaissances que j'avais en théologie, en philosophie et mes nombreuses lectures, tant chez les Anciens que chez les Modernes, je dois dire que j'étais un bon professeur de philosophie.

Puis, je voyageais : une fois par semaine, je prenais le train à Joliette, qui venait de Rivière-à-Pierre et qui n'était jamais à l'heure : " Là, c'est le train d'hier qui va arriver... " On m'a fait enseigner la philosophie de l'éducation et tranquillement Mailloux a mis la main sur moi; il voulait m'avoir comme professeur. Je l'ai référé à mon supérieur religieux et à son retour, Mailloux, à la blague, m'a donné sa réponse : " Si vous êtes capable de l'endurer, on vous le donne! "

C'est comme ça que j'ai commencé pour vrai, en 1944 ou 1945. Mailloux s'est dépêché de me donner son cours de psychologie expérimentale et s'est alors mis à la clinique. On m'a chargé du cours sur l'intelligence, de séminaires spéciaux en cognition, pas en clinique.

P.M. Vous avez fait vos études de psychologie à Montréal. Après, êtes-vous allé ailleurs pour poursuivre ou vous spécialiser?

A.P. Il y avait une session d'été à Columbia; j'y suis allé deux ou trois fois. Avec Julien Beausoleil, c.s.v., on se louait un appartement et on suivait les cours. Ce n'était pas toujours facile; tout devait se faire en anglais : écouter, prendre des notes, répondre, etc. Entre autres, j'ai suivi des cours de Woodworth en personne. On avait le choix. Une fois, j'ai pris un cours sur les nourrissons. Une fois dans la salle de cours, j'ai constaté que c'était principalement des Noirs, des femmes et quelques Blancs, tous avec des nourrissons! J'avais l'air un peu curieux, pas de bébé. Je me suis assis tranquillement pour entendre parler du développement des bébés, mais c'était des soins à donner au bébé dont il était question : comment le nourrir, le laver, quoi faire, ne pas faire, etc. C'était très pratique. Un professeur de psychologie de

l'enfant y gagnerait sûrement. J'ai beaucoup appris comme ça. Je suis allé à la Sorbonne aussi durant l'été.

P.M. Et si vous me parliez maintenant de votre rencontre avec Jean Piaget?

A.P. Ça, c'est la deuxième période de ma carrière, la première étant la psychométrie, pour me purger de la philosophie. Ce fut à l'occasion d'un congrès international qui se tenait à Montréal en 1954. J'avais déjà lu Piaget, mais je n'avais pas confiance; ça me paraissait répétitif. À ce congrès qui m'a donné beaucoup de travail, j'en fus le directeur à un moment donné puis le chef du service de presse, il y avait énormément de politique. Les Russes y étaient et ne pouvaient aller aux États-Unis. Les Américains auraient aimé que ça se passe chez eux. On se méfiait mutuellement. Et Piaget était un des personnages importants à ce congrès. Je ne le connaissais pas autrement que par ses livres. Mais après l'avoir rencontré, c'est devenu une autre histoire. On ne peut pas passer à côté de cet homme-là, il est trop immense. Donc, je lui ai demandé une entrevue et je suis allé avec Monique Laurendeau et quelques autres qui s'intéressaient au développement intellectuel. Je lui ai demandé l'autorisation d'expérimenter sa théorie, de prendre ses livres et de vérifier. Ça ne l'a pas fâché; au contraire, ça lui a fait un plaisir énorme. C'était un intuitif immense; il savait à l'avance les réponses aux questions posées. Il demandait à son assistante, Barbel Inhelder, d'examiner des enfants en leur posant telle ou telle question et il savait dans quel sens iraient les réponses et comment elles s'intégreraient à sa théorie.

Alors, de notre côté, on a repris ses tests, on a élaboré, vérifié et travaillé comme des nègres... Surtout le soir parce que le jour, les cours, les étudiants et toutes sortes d'autres activités nous accaparaient. C'est comme ça que Monique Laurendeau a fait sa thèse de doctorat sur la causalité et qu'ensemble, nous avons publié deux livres sur la théorie du développement de Piaget : l'un sur la causalité, l'autre sur l'espace.

Il faut dire que Piaget était un homme assez spécial. Quand il passait par Montréal pour aller aux États-Unis où il était assez souvent invité, il logeait chez Monique Laurendeau. Il arrivait toujours avec son grand capot et un minimum de bagage. Il aimait beaucoup les plantes; on a tout visité au Jardin botanique avec lui, y compris les serres intérieures de recherche. Il lui arrivait même de corriger les noms des plantes affichés sur les panneaux. Il repartait de Montréal avec une valise dont une partie était pleine de terre et de spécimens.

P.M. Une serre portative!

A.P. Avec les plantes aussi, en particulier certaines espèces de sédums, il travaillait sur l'accommodation et l'assimilation. Ça faisait beaucoup de poussière sur la table chez Monique qui devait faire le ménage après son départ. Au restaurant, il pestait contre l'éclairage qu'il trouvait insuffisant, avec toute l'électricité disponible dans ce pays, contre l'air conditionné aussi, il gelait et gardait son béret sur la tête.

Il ne voulait pas aller seul aux États-Unis et il nous emmenait et nous nous considérions comme ses cornacs. C'était fort agréable de se promener ainsi d'une université à l'autre. Et il a été bien content du résultat de nos recherches; il a préfacé nos deux livres.

Puis, ce fut la tentative de créer un test de développement intellectuel pour enfants : le nombre, la substance, la localisation du mouvement, etc. Et ensuite, les études comparatives avec des enfants rwandais qui nous ont demandé de la prudence dans le choix de nos assistants de recherche. On a traduit les épreuves de Piaget et on a examiné les enfants dans leur langue. Ce fut une première. Au départ, les résultats de ces enfants étaient plutôt médiocres, mais dès qu'ils eurent compris ce que l'on attendait d'eux, ils ont performé à un

niveau dangereusement élevé pour nos Canadiens français. Le décalage usuellement observé a disparu très vite.

Finalement, je fis aussi un travail de pionnier dans le domaine de la métacognition: selon la théorie piagétienne, le développement intellectuel s'arrête à l'adolescence. Pourtant, l'observation quotidienne nous révèle nombre de conduites où l'individu s'évalue, se critique, planifie ou réfléchit sur lui-même. C'est ce qu'on appelle la métacognition, ultime étape du développement de la connaissance. Avec, entre autres, Monique Lefebvre, j'ai initié un ensemble de recherches dans ce domaine. Ce fut la troisième étape de ma carrière.

P.M. Après ce rapide tour d'horizon, nous allons maintenant nous arrêter. Je vous remercie d'avoir partagé ces souvenirs des débuts de la psychologie au Québec